

Uribe : la « violence peut être vaincue »

Invité à Metz pour l'inauguration de l'Enim prévue aujourd'hui, l'ancien président colombien a salué hier la publication de l'ouvrage d'Ingrid Betancourt, qu'il est parvenu, en 2008, à sortir des griffes des Farc.

« Pour un ancien chef de l'Etat, les avantages dont il bénéficie auprès de l'ambassade de Colombie sont plutôt limités. » L'étonnement exprimé dans l'entourage de Philippe Leroy, venu accueillir hier son hôte en fin de matinée, témoigne en creux de la singularité des habitudes de monarques républicains des ex-présidents français. Arrivé à Metz à bord d'un véhicule mis à son service par le Conseil général de la Moselle, Álvaro Uribe Vélez, rescapé d'une quinzaine d'attentats en deux mandats de quatre ans comme président de son pays, qu'il fut jusqu'en août 2010, effectue un déplacement axé sur la coopération universitaire.

La révolution de l'éducation

Le Colombien vient en effet conforter les bases du réseau Carthagène d'Ingénierie associant cinq écoles d'ingénieurs mosellanes et l'université Paul Verlaine dans un vaste ensemble destiné à moderniser l'appareil de production des pays adhérents. Pour Uribe, « la vraie révolution » est celle de l'éducation : « Etre propriétaire d'un terrain ou d'une usine n'est pas une richesse, seule la connaissance constitue une richesse », plaide-t-il en recueillant l'approbation de Philippe Leroy.

Interrogé sur la sortie, mardi, du livre témoignage sur la captivité d'Ingrid Betancourt - *Même le silence a une fin*, Gallimard -, l'ex-président colombien s'est livré sans détour : le livre ? Non, il n'en a pas encore lu les bonnes feuilles - « J'étais dans l'avion » s'excuse-t-il. Mais il est impatient de le découvrir. Le sort de la Franco-colombienne aux mains des Farc (Forces armées révolutionnaires de Colombie) ? « Lorsque j'ai été élu président, Ingrid Betancourt était déjà otage... Nous avons fait tous les efforts pour la récupérer... Je remercie Dieu d'y être parvenu et je souhaite qu'elle puisse retrouver le bonheur d'une vie de famille. A la Colombie, je souhaite de pouvoir aller au-delà de cette tragédie et d'en finir avec toutes les prises d'otages. »

Entre les narcotrafiquants, les Farc et les milices paramilitaires, Uribe dénonce la drogue et la violence comme vecteur des groupes vivant en marge de la société colombienne. Mais il sort de l'exercice du pouvoir avec l'espoir d'une pacification : « Aujourd'hui, il y a une grande réconciliation de la population autour du thème de la non-violence. Le pays sait désormais que la violence peut-être vaincue, ce qui n'était pas le cas lorsque j'ai été élu à la présidence. Nous avons permis la réintégration de 52 000 person-



« La voie qui n'était pas la bonne aurait été celle qui aurait sacrifié notre démocratie. » Photo Pascal BROCARD

nes issues des groupes terroristes. Il faut que cela se sache, ici ».

Le dénouement du calvaire de Betancourt, après plus de six ans de captivité dans la jungle, a marqué, pour l'ancien chef d'Etat, le couronnement d'une stratégie de fermeté à l'égard des ravisseurs. Au prix, à l'époque, de vives tensions entre Bogotá

et Paris, où l'Élysée prônait, a contrario, la négociation avec les Farc.

Crispations désormais apaisées, à en croire l'intéressé : « Avec Nicolas Sarkozy les relations ont toujours été bonnes », tempore Uribe. Lequel défend tout de même sa méthode : « La voie qui n'était pas la bonne

aurait été celle qui aurait sacrifié notre démocratie. La voie la plus utile fut aussi celle par laquelle nous sommes parvenus à faire libérer Madame Betancourt. Il se trouve que c'était aussi celle qui fut la plus honorable pour Ingrid. La voie de la dignité. »

Xavier BROUET.